

Mais s'il nous vient encor parfois quelques rancœurs
C'est que, vois-tu, toujours, blessure héréditaire,
Tant que le sang gaulois battra dans notre artère,
Ces vieux souvenirs-là, saigneront dans nos cœurs !

C'est que, toujours, vois-tu, quand on songe à ces choses,
A ces jours où, martyrs de tant de saintes causes,
Nos pères, secouant ce sublime haillon,
Si dénués de tout qu'on a peine à le croire,
Pour sauver leur patrie et défendre ta gloire,
Allaient, un contre cinq, illustrer Carillon.

Quand on songe à ces temps de fièvre haletante
Où, toujours rebutés dans leur vaine attente,
Nos généraux, devant cet insolent dédain,
Étaient forcés, après vingt victoires terribles,
De marcher à l'assaut et de prendre des villes
Pour donner de la poudre à nos soldats sans pain.

Oui, France, quand on rêve, à tout ce sombre drame,
On ne peut s'empêcher d'en suivre un peu la trame,
Et de voir, à Versailles, un Bien-Aimé, dit-on,
Tandis que nos héros, au loin, criaient famine !
Sous les yeux d'une cour, que le vice effémine,
Couvrir de diamants des Phrynés de haut ton !

O drapeau ! vieille épave échappée au naufrage !
Toi qui vis cette gloire et qui vis cet outrage,
Symbole héroïque et témoin accablant,
Dans ces plis qui flottaient, dans ces grands jours d'alarmes,
Au sang de nos aïeux nous mêlerons nos larmes.
Mais reste pour jamais le dernier drapeau blanc !

Puis vos malheurs de 1870 inspirent à la lyre de ce poète,
dont nous sommes fiers, les strophes suivantes.

VIVE LA FRANCE !

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
La France agonisait.

Bazaine Iscariote,
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venait de livrer Metz aux reîtres allemands.